Nous seuls savons où tourner

Il n'est pas nécessaire de marquer chaque lien sur une carte



Laura Bellini

Nous seuls savons où tourner

Il n'est pas nécessaire de marquer chaque lien sur une carte

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384904060

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - La ligne que je ne voulais pas déplacer 13
Chapitre 2 - Les endroits où nous revenons 26
Chapitre 3 - Là où s'arrêtent les certitudes 43
Chapitre 4 - Une heure sans carte 56
Chapitre 5 - Le droit d'avancer à son propre rythme 73
Chapitre 6 - À un souffle de distance 85
Chapitre 7 - Ce que les cartes ne montrent pas 102
Chapitre 8 - Ceux qui restent 114
Chapitre 9 - Le prix du bon chemin 127
Chapitre 10 - Reste quand la lumière s'éteint 141
Chapitre 11 - Un matin sans itinéraire tracé 153
Chapitre 12 - Un endroit qui appartient aux autres 165
Chapitre 13 - Les limites de la responsabilité 179
Chapitre 14 - Une vérité qu'il faut mériter 190
Chapitre 15 - Une promesse faite à quelqu'un d'autre 202
Chapitre 16 - Les chemins qui doivent se séparer 216
Chapitre 17 - Suivre son propre chemin 228
Chapitre 18 - Une place à la table commune 240
Chapitre 19 - Ce que nous laissons vraiment sur la carte 252
Chapitre 20 - Nous seuls savons où tourner 265

INTRO

La première fois que je me suis perdue sur un itinéraire que j'avais moi-même tracé, c'était un jeudi matin, à neuf heures dix-sept.

Ce n'était pas exactement le genre de détail que j'avais l'intention de faire figurer dans mon rapport destiné à la maison d'édition.

Je me tenais à l'embranchement de deux chemins forestiers, dans les Beskides de Sącz, un téléphone dans une main et une carte en papier dans l'autre, en essayant de me convaincre que le problème venait de données satellitaires qui n'avaient pas été mises à jour. Devant moi s'élevait une pente couverte de hêtres. À gauche, un sentier descendait doucement entre les arbres. À droite, un autre disparaissait derrière un virage qui, d'après mon projet, n'aurait même pas dû exister.

Les deux semblaient fréquentés. Aucun n'était balisé.

— Fantastique, ai-je marmonné.

Le brouillard flottait bas au-dessus de la vallée. L'air humide sentait la terre, les feuilles mouillées et la fumée provenant des maisons lointaines. Il faisait plus froid que prévu, et mon pull en laine, acheté principalement pour sa couleur, se révélait bien peu efficace contre le froid de novembre.

Sur l'écran de mon téléphone, un point bleu clignotait. Selon l'application, je me trouvais à quelques mètres du tracé de l'itinéraire prévu. Selon mes propres yeux, j'étais exactement là où je devais être.

J'avais trente et un ans, huit années d'expérience dans la conception de cartes touristiques et une aversion professionnelle pour les gens qui affirmaient qu'il suffisait de continuer tout droit.

Malheureusement, je venais précisément de manquer de meilleures idées.

J'ai choisi le chemin de droite.

Après une dizaine de pas, j'ai aperçu quelqu'un près d'un poteau en bois. L'homme portait une veste sombre, un épais pull gris et des chaussures de randonnée couvertes de boue. Il était grand, avec des cheveux bruns coupés court et un visage sur lequel une barbe de quelques jours ressemblait davantage à un choix délibéré qu'à de la négligence.

Il observait ma carte à quelques mètres de distance.

— Vous n'arriverez pas à destination par là, a-t-il déclaré.

Il ne m'avait même pas demandé où j'allais. Cela m'a immédiatement agacée.

— Et comment savez-vous où je compte aller ?

— Parce que ce chemin s'arrête.

J'ai regardé derrière lui.

— Sur ma carte, il continue.

— Dans ce cas, votre carte a de plus grandes ambitions que le chemin.

J'aurais dû ignorer cette remarque. Au lieu de cela, j'ai replié ma carte et me suis approchée.

— Le chemin a été fermé ?

— Non. Simplement, il ne mène pas là où vous le pensez.

Il parlait calmement, sans la moindre condescendance. Sa voix était grave, légèrement rauque, comme s'il avait bu un café trop chaud ce matin-là ou passé la majeure partie de sa vie à discuter en plein air.

— Je suis cartographe, ai-je annoncé.

Le coin de sa bouche s'est soulevé presque imperceptiblement.

— Cela explique beaucoup de choses.

— Quoi, exactement ?

— Pourquoi vous faites davantage confiance à un trait sur le papier qu'à vos propres chaussures.

J'avais une réplique toute prête, mais je l'ai retenue au dernier moment. Cet homme ne me regardait pas de haut. Il semblait plutôt sincèrement curieux de découvrir ce que j'allais faire.

C'était nettement plus déstabilisant.

— Kaja Soból, me suis-je présentée en lui tendant la main. Je prépare un nouvel itinéraire de promenade pour un guide consacré aux Beskides de Sącz.

Il a serré ma main. Ses doigts étaient froids, sa peau rendue rugueuse par le travail en extérieur. Sa poignée était ferme, mais il n'a pas cherché à prolonger le contact au-delà de ce qu'exigeaient les présentations.

— Szczepan Roj. Guide de montagne.

J'ai immédiatement reconnu son nom.

Szczepan Roj figurait sur la liste des collaborateurs régionaux que la maison d'édition m'avait envoyée. Il était chargé des consultations sur le terrain, de l'évaluation de la

sécurité et des contacts avec les habitants. Nous devions nous rencontrer le lendemain à Piwniczna-Zdrój.

— Vous deviez arriver demain.

— Et vous deviez commencer par la partie ouest.

Je lui ai lancé un regard soupçonneux.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai reçu le planning.

— Ce planning est indicatif.

— J'avais remarqué.

J'ai décelé une lueur d'amusement dans ses yeux, mais aussi quelque chose de plus difficile à définir. De l'attention. Comme si, au lieu de chercher à remporter notre échange, il essayait de comprendre pourquoi je tenais tellement à avoir raison.

C'était inconfortable, parce que je connaissais moi-même la réponse.

Après deux années passées à préparer les projets des autres, j'avais enfin obtenu la possibilité de signer mon propre guide. Pas comme sous-traitante, ni comme celle qui corrigeait les erreurs de quelqu'un de plus important. Mon nom devait apparaître sur la page de titre, et l'itinéraire que j'avais conçu devenir l'un des éléments majeurs de la publication.

Je ne voulais pas commencer cette collaboration en admettant que j'étais incapable de retrouver le bon sentier.

Szczepan a regardé vers l'embranchement.

— Qu'est-ce que vous voulez montrer aux gens ?

— Un parcours facile et accessible. Avec de beaux panoramas, quelques endroits où se reposer et la possibilité de faire une boucle sans devoir revenir par le même chemin.

— Ça paraît raisonnable.

— Merci.

— Tant qu'on ne le trace pas au beau milieu du jardin de quelqu'un.

Je me suis figée.

— J'ai vérifié le tracé dans les documents disponibles.

— Je sais. C'est pour cela que je vous propose de le vérifier également ici.

Il s'est retourné et a désigné un étroit sentier entre les hêtres. Je ne l'avais pas remarqué auparavant. Ce n'était guère plus qu'une bande de terre tassée, en partie dissimulée sous les feuilles mortes.

— Un raccourci ? ai-je demandé.

— Plutôt une autre façon de trouver la réponse.

Je n'ai pas bougé immédiatement.

— Vous aimez parler par énigmes ?

— Seulement quand quelqu'un arrive avec une réponse toute faite.

J'aurais dû éprouver uniquement de l'irritation. Pourtant, pour la première fois de la matinée, j'avais réellement envie de sourire.

J'ai sorti mon téléphone pour vérifier la direction du sentier, mais Szczepan a levé la main.

— Pour le moment, je préférerais que vous n'enregistriez pas cette portion.

— Pourquoi ?

Pendant un instant, il a contemplé les arbres.

— Parce que tout ce qu'on peut découvrir ne devrait pas forcément se retrouver aussitôt dans un guide.

Cette phrase ne m'a pas plu. Surtout dans la bouche d'un homme censé m'aider à élaborer une carte.

— Mon travail consiste à faire découvrir aux gens des endroits qui méritent d'être visités.

— Et le mien consiste à veiller à ce qu'ils méritent encore de l'être après leur passage.

Nous nous sommes regardés en silence pendant quelques instants.

Je savais déjà qu'il ne serait pas un collaborateur facile. Il ne faisait pas partie de ces gens qui approuvent tout simplement pour avoir la paix. Pire encore, il possédait cette forme particulière de calme capable de transformer une conversation ordinaire en défi.

J'ai rangé mon téléphone dans ma poche.

— Est-ce que je peux voir où mène ce sentier sans vous promettre de le laisser hors de la carte ?

Szczepan m'a regardée autrement. Avec davantage d'attention, sans la moindre trace de son amusement précédent.

— Oui, a-t-il répondu. C'est honnête.

Nous nous sommes engagés entre les arbres.

Le sentier était plus étroit que je ne l'avais imaginé. Les branches des hêtres formaient une voûte au-dessus de nos têtes, tandis que le brouillard s'insinuait entre les troncs comme du lait répandu. Szczepan marchait devant moi, mais

lorsque le terrain est devenu plus escarpé, il a ralenti pour me laisser choisir mon propre rythme.

Il ne me proposait pas une aide dont je n'avais pas besoin. Il ne faisait aucun commentaire sur mes chaussures ni sur mes décisions. Ce n'est qu'en arrivant près d'une racine glissante qu'il s'est arrêté pour m'indiquer un passage plus sûr.

— C'est plus stable à gauche.

— Je vois.

— Je sais.

J'ai souri malgré moi.

Quelques minutes plus tard, la forêt s'est éclaircie. Devant nous est apparue une petite clairière abritée du vent. Un vieux banc en bois s'y trouvait, et derrière lui, la vallée descendait vers des maisons dont les toits dépassaient à peine de la brume.

Il n'y avait ni panneau d'information, ni poubelle, ni large chemin aménagé par les passages répétés. Pourtant, quelqu'un prenait soin du banc. Les planches semblaient avoir été remplacées récemment, et un tas de bois soigneusement empilé reposait sous un petit abri, juste à côté.

Sur l'un des dossiers, quelqu'un avait gravé un petit cœur et deux initiales.

Szczepan s'est arrêté à l'entrée de la clairière.

— C'est magnifique, ici, ai-je murmuré.

Il n'a pas répondu tout de suite.

— Justement.

J'ai sorti mon appareil photo. La lumière était parfaite, douce et argentée, et cet endroit réunissait tout ce que je recherchais : le calme, la vue et l'impression de découvrir quelque chose d'exceptionnel.

Dans le viseur, j'ai aperçu Szczepan.

Il se tenait à quelques pas, les mains enfoncées dans les poches de sa veste. Il contemplait la clairière avec une tendresse qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Soudain, il n'était plus seulement ce guide séduisant et obstiné. Je voyais un homme pour qui ce petit morceau de terre avait une signification profondément personnelle.

J'ai abaissé mon appareil avant de prendre la photo.

— Szczepan ?

Il a tourné la tête.

— Oui ?

— Pourquoi ne voulez-vous vraiment pas que je fasse figurer cet endroit sur la carte ?

Il a regardé le banc, puis moi. Son silence trahissait davantage de prudence que tout ce qu'il avait dit jusque-là.

— Parce que parfois, une carte ne montre pas l'essentiel.

Je me suis approchée jusqu'à ce qu'un seul pas nous sépare. L'odeur de la laine humide se mêlait à la fraîcheur de l'air. Il ne s'est pas écarté, mais il m'a laissé décider de la distance que je souhaitais maintenir entre nous.

— Et si j'étais capable de dessiner quelque chose que vous ne voyez pas encore ? ai-je demandé.

Pendant un instant, il m'a regardée droit dans les yeux.

— Alors il faudra que j'apprenne à vous faire confiance.

Je ne savais pas pourquoi ces mots me semblaient plus intimes qu'un compliment. Je savais seulement que, pour la première fois depuis longtemps, l'opinion de quelqu'un commençait à compter pour moi davantage qu'elle n'aurait dû après moins d'une heure de connaissance.

Szczepan a détourné les yeux vers la vallée, me laissant l'espace nécessaire pour réfléchir.

Quant à moi, j'ai regardé ce sentier qui ne figurait sur aucune carte et j'ai songé que je pouvais encore choisir ma propre direction.

Mais avais-je vraiment envie de repartir seule ?

Chapitre 1 - La ligne que je ne voulais pas déplacer

Lorsque nous avons quitté la clairière, Szczepan n'a pas essayé de me convaincre de la retirer de mon projet. C'était presque plus agaçant que ses remarques précédentes. Je m'attendais à des arguments, des avertissements et une nouvelle série de leçons de sagesse montagnarde sur ces citadins qui arrivent en croyant tout savoir. Au lieu de cela, il me guidait à travers la forêt, m'indiquait les racines glissantes et répondait à mes questions sur la pente du terrain. Il se comportait comme un professionnel à qui l'on avait confié une mission précise. Ce n'est qu'en lui jetant un regard discret que j'ai remarqué la tension qui durcissait sa mâchoire.

J'ai décidé de ne pas revenir sur le sujet avant d'avoir recueilli davantage de données.

Ma résolution a tenu onze minutes.

— Tu sais que je ne peux pas laisser un espace blanc dans un guide simplement parce que quelqu'un aime un endroit ? ai-je demandé en sautant par-dessus un petit ruisseau.

Szczepan s'est arrêté de l'autre côté.

— Je ne t'ai pas demandé de laisser un espace blanc.

— Tu m'as demandé de ne rien indiquer.

— Pour le moment.

— C'est une formule plutôt commode.

Il a tendu le bras pour me montrer une pierre sur laquelle je pouvais poser le pied sans risque. J'ai suivi son indication, sans accepter son aide. Il n'a fait aucun commentaire.

— Kaja, je ne connais pas encore ton projet dans son ensemble. Et toi, tu ne connais pas encore tout le terrain. On pourrait peut-être commencer par vérifier ce à quoi nous avons affaire ?

La manière dont il avait prononcé mon prénom adoucissait légèrement ses paroles. Ce n'était ni un ordre ni une remontrance condescendante. Cela ressemblait plutôt à une invitation à discuter, dans une conversation où chacun de nous avait le droit de ne pas être d'accord avec l'autre.

— D'accord, ai-je répondu. Mais je veux connaître toutes tes réserves avant d'apporter des modifications.

— C'est honnête.

— Tu emploies ce mot quand tu ne trouves pas de meilleure réponse ?

— Je l'emploie quand quelqu'un pose une condition raisonnable.

— Donc pas très souvent ?

Il a souri.

— C'est déjà la deuxième fois aujourd'hui.

Pendant la demi-heure suivante, nous avons parcouru un tronçon que j'avais classé dans mon projet comme une promenade familiale facile. En réalité, il comportait deux montées raides, une descente ravinée et un passage où, après la pluie, l'eau dévalait au milieu du sentier. Je prenais des photos, relevais les coordonnées et consignais mes observations. Szczepan ne regardait pas par-dessus mon

épaule. Lorsqu'il voulait me montrer quelque chose, il attendait que j'aie terminé.

Cette patience commençait à m'impressionner.

Nous nous sommes arrêtés plus longtemps près d'un ancien ponceau. L'eau avait sapé les pierres, et la passerelle en bois improvisée semblait être l'œuvre d'un homme qui avait eu davantage d'optimisme que de matériaux adaptés.

— Les habitants passent vraiment par ici ? ai-je demandé.

— Oui. Mais ils savent à quoi s'attendre.

— Un touriste, lui, ne le saura pas.

— Exactement.

Je me suis accroupie pour examiner la structure de côté. Une planche se détachait de la traverse, et la culée de l'autre côté s'était affaissée de plusieurs centimètres.

— Je ne validerai pas ce tronçon, ai-je annoncé.

Szczepan a hoché la tête.

— Je suis d'accord.

Je l'ai regardé avec incrédulité.

— Comme ça, tout simplement ?

— Tu préfères que je m'y oppose pour maintenir l'équilibre ?

— Ce serait cohérent.

Il a ri. Ce n'était pas un rire bruyant, mais son visage a soudain paru plus jeune, plus détendu. J'ai remarqué une fine ride au coin de son œil gauche et j'ai éprouvé l'envie inattendue de découvrir à quelle fréquence elle apparaissait.

Je suis rapidement revenue à mes notes.

— Nous pourrions faire passer l'itinéraire plus haut, par la crête, ai-je proposé. Cela ajouterait environ six cents mètres, mais la pente serait plus douce.

— À condition de ne pas envoyer les gens à travers une prairie privée.

— Il y a un passage.

— Sur les anciennes cartes.

J'ai soupiré.

— Je commence à avoir l'impression que l'ensemble des Beskides de Sącz n'existe que pour me ridiculiser.

— Pas l'ensemble. Certaines parties ont d'autres occupations.

Je lui ai tendu ma tablette, sur laquelle la carte était ouverte.

— Alors montre-moi où nous pouvons passer.

Il a étudié l'écran pendant quelques instants. Je me tenais à côté de lui, suffisamment près pour distinguer les gouttelettes d'humidité sur sa manche et une petite cicatrice traversant l'articulation de son pouce droit. Il sentait la forêt, le café et quelque chose de chaleureux, peut-être un savon au bois de cèdre. Je me suis demandé si j'avais toujours été aussi attentive aux détails concernant mes collaborateurs.

Non. Absolument pas.

Szczepan a désigné une étroite bande de terrain.

— Par ici. Une ancienne voie d'exploitation. Elle reste accessible au public, même si la végétation a envahi son entrée.

— Tu en es certain ?

— Nous vérifierons son tracé et le statut du terrain. Je ne veux pas que nous prenions une décision en nous fiant uniquement à ma mémoire.

Ces paroles valaient mieux que n'importe quelle déclaration de compétence.

J'ai enregistré une variante provisoire.

— Tu reconnais donc que la technologie peut parfois être utile.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire.

— Tu as simplement un conflit personnel avec ma tablette.

— Pas avec ta tablette. Plutôt avec ta certitude qu'elle a toujours raison.

J'ai refermé son étui.

— C'est cette certitude qui me permet de gagner ma vie.

Szczepan a retrouvé son sérieux.

— Dans ce cas, je comprends pourquoi tu y tiens autant.

Je n'ai pas répondu. Ce n'était pas faute d'arguments. Sa remarque avait simplement touché une partie de moi que je n'avais aucune intention de dévoiler.

Un ancien supérieur m'avait dit un jour que j'étais excellente pour corriger les idées des autres, mais qu'il me manquait le courage de défendre les miennes. J'avais quitté cette entreprise six mois plus tard. Depuis, je considérais chaque projet comme une preuve qu'il s'était trompé.

Szczepan ne pouvait pas le savoir. Pourtant, son regard me donnait envie de lui en expliquer davantage que ce qui aurait été raisonnable au cours de notre première journée de connaissance.

Nous avons retrouvé les voitures dans l'après-midi. Le brouillard s'était dissipé, dévoilant les versants couverts des dernières couleurs de l'automne. Mes jambes étaient agréablement fatiguées, mais dans ma tête, une liste de corrections prenait déjà forme. Avant de partir, je voulais encore examiner l'ensemble du tracé et déterminer quels tronçons nécessitaient des vérifications supplémentaires.

Szczepan a déplié une carte en papier sur le capot de son véhicule tout-terrain. Il a posé deux pierres et un thermos sur ses coins, puis a indiqué du doigt la partie centrale de la boucle prévue.

— Nous avons un problème ici.

— Je sais. Le ponceau.

— Pas seulement.

Il a désigné une zone qui englobait également la clairière.

— Si nous faisons passer un itinéraire balisé par ici, la fréquentation de tout ce versant va changer.

— Nous parlons d'un circuit de promenade, pas d'une autoroute.

— Je connais la différence.

— Alors ?

— Alors j'aimerais que nous parlions aux habitants avant de valider définitivement le tracé.

J'ai posé les mains sur le capot.

— Les consultations avec les habitants ne font pas partie de ma mission.

— Les relations avec les habitants font partie de la mienne.

— Cela ne signifie pas que chaque propriétaire peut décider de ce qui figurera dans le guide.

— Je ne propose pas d'organiser un vote sur ta carte.

— Qu'est-ce que tu proposes, alors ?

— Que tu ne publies pas le tracé exact de cette variante tant que nous n'aurons pas déterminé qui sera touché par l'augmentation de la fréquentation.

J'ai senti monter en moi une résistance familière. La maison d'édition attendait un produit précis, le calendrier était serré et une partie de ma rémunération dépendait de la remise des documents dans les délais. Je ne pouvais pas laisser ce projet se transformer en une succession interminable de discussions.

— J'ai quatre semaines pour terminer le travail sur le terrain, ai-je déclaré. Je ne vais pas attendre des mois une autorisation dont personne ne sait exactement en quoi elle consiste.

— Je ne demande pas des mois.

— Et si les habitants disent non ?

Szczepan est resté silencieux un instant.

— Alors nous devrons réfléchir à une solution qui ne leur fasse pas supporter toutes les conséquences de notre travail.

— Notre travail ?

— Nous signerons tous les deux la documentation de terrain.

Je lui ai lancé un regard plus dur.

— Cela ne te donne pas le droit de bloquer mon projet.

— Non. En revanche, je peux refuser de certifier la sécurité et la conformité de l'itinéraire avec les conditions réelles si je n'ai pas les éléments nécessaires pour le faire.

Il avait prononcé ces mots calmement. Sans menace, sans élever la voix. C'était précisément pour cette raison que je les ai pris au sérieux.

— Tu me poses un ultimatum ?

— Je pose une condition à ma propre signature.

Pendant quelques secondes, je n'ai entendu que le bruit d'une voiture circulant sur la route en contrebas du parking.

— Tu sais que je peux demander à la maison d'édition de choisir un autre consultant ?

— Oui.

— Et cela ne t'inquiète pas ?

Il m'a regardée attentivement.

— Ce qui m'inquiéterait davantage, c'est que nous n'ayons alors jamais cette conversation.

J'ai détourné la tête en faisant semblant de m'intéresser à la carte. Il possédait un talent presque indécent pour répondre d'une façon qui vous ôtait toute envie de continuer à vous disputer, sans pour autant vous donner le sentiment d'avoir été convaincue.

J'ai sorti mon téléphone et appelé Magda, la responsable éditoriale du projet.

Elle a décroché à la troisième sonnerie.

— Kaja ? Comment se passe le travail sur le terrain ?

— C'est plus intéressant que prévu. J'envisage de modifier un tronçon et j'ai besoin de savoir de combien nous pouvons repousser la validation définitive du tracé.

— Une modification importante ?

— Potentiellement, oui. Je ne veux pas approuver quelque chose que nous n'avons pas encore vérifié.

Magda a soupiré.

— La mise en page commence dans cinq semaines. Si tu me remets le tracé définitif d'ici trois semaines, nous pourrons tenir les délais. Mais pas plus tard.

— Compris.

J'ai raccroché et regardé Szczepan.

— Trois semaines. C'est le temps dont nous disposons pour les vérifications et les discussions. Pas de consultations interminables.

— C'est suffisant pour commencer.

— Et tu ne me caches aucune information.

Son visage s'est immobilisé pendant un bref instant.

— D'accord.

— Szczepan, je suis sérieuse.

— Moi aussi.

J'ai tendu la main au-dessus de la carte.

— Dans ce cas, nous travaillons ensemble. Mais les décisions concernant le contenu du guide m'appartiennent. Tu évalues le terrain et la sécurité, et tu présentes le point de vue des habitants. Si nous ne sommes pas d'accord, nous consignons nos divergences.

Il a serré ma main.

— Et s'il s'avère que tu as raison ?

— Tu devras le reconnaître.

— Cela semble douloureux.

— Tu t'y habitueras.

Il n'a pas relâché ma main immédiatement, sans chercher non plus à la retenir. C'est moi qui ai tardé une fraction de seconde à retirer mes doigts. Il l'a remarqué, j'en suis presque certaine, mais il a eu suffisamment de tact pour ne rien dire.

J'ai finalement retiré ma main et commencé à replier la carte.

— Demain, neuf heures ? ai-je demandé.

— Neuf heures. Près du pont de Rytro. Je te montrerai une variante qui ne figure pas dans tes documents.

— Encore un sentier mystérieux ?

— Cette fois, un sentier que j'aimerais personnellement voir apparaître dans le guide.

Cela m'a surprise.

— Donc tu n'es pas opposé au tourisme ?

— Je ne l'ai jamais été.

— Tu as une manière très compliquée de montrer ton soutien.

— Et toi, une manière très simple de supposer que les autres sont contre toi.

J'ai ouvert la bouche, mais je n'ai trouvé aucune réponse qui n'aurait pas paru puérile.

Szczepan a retiré les pierres de la carte et l'a soigneusement roulée.

— J'aimerais que ce guide soit bon, Kaja. Vraiment. Pas parce que mon nom figurera dans la documentation. Simplement parce que des gens utiliseront ce que nous préparons.

Il n'y avait aucune politesse professionnelle dans sa voix. Il parlait comme quelqu'un qui avait déjà vu les conséquences de décisions prises par d'autres et qui semblaient insignifiantes au départ.

— C'est important pour moi aussi, ai-je répondu plus doucement.

— Je sais.

— Non, tu ne sais pas.

Il a hésité.

— Tu as raison. Pas encore.

Ce simple mot m'a procuré un soulagement inattendu. Il ne prétendait pas connaître mes motivations. Il n'essayait pas de résoudre en deux phrases des problèmes dont je ne lui avais même pas parlé.

Le soir, j'ai étalé mes documents sur la table de l'appartement que je louais à Piwniczna-Zdrój. Il pleuvait dehors, et une tasse de thé refroidie depuis longtemps reposait sur le rebord de la fenêtre. Trois versions de l'itinéraire étaient ouvertes sur mon écran. Chacune résolvait un problème tout en en créant un autre.

J'ai travaillé près de deux heures avant de remarquer que je revenais sans cesse au tronçon comprenant la clairière.

Je n'en avais aucune photo.

Je me suis rappelé le moment où j'avais abaissé mon appareil. Sur le coup, cette décision avait été spontanée, provoquée par quelque chose dans l'expression de Szczepan. Maintenant, je me demandais si je n'avais pas commis une erreur professionnelle. La documentation photographique devait être complète, indépendamment de mes impressions personnelles.

J'ai ouvert le fichier contenant l'orthophotographie. Près de la clairière apparaissaient quelques petits bâtiments auxquels menait une route étroite. Sur une couche cartographique plus ancienne, les environs semblaient différents. J'ai marqué ces différences sans pouvoir déterminer lesquelles étaient importantes.

Mon téléphone a vibré.

Un numéro inconnu.

« Demain, la crête risque d'être glissante. Prends de meilleurs gants que ceux d'aujourd'hui. Szczepan. »

J'ai lu le message deux fois.

« Mes gants étaient parfaitement adaptés. »

La réponse est arrivée presque immédiatement.

« Pour tenir ton téléphone. Pas pour t'agripper à des rambardes mouillées. »

J'ai souri à l'écran.

« Tu évalues toujours l'équipement de tes collaborateurs ? »

« Seulement ceux qui essaient de négocier avec la gravité. »

Je me suis installée plus confortablement sur ma chaise.

« À demain, neuf heures. »

Pendant quelques instants, trois petits points ont indiqué qu'il écrivait une réponse. Puis ils ont disparu. Enfin, les mots sont apparus :

« À demain, Kaja. Et ne travaille pas jusqu'à minuit. »

J'ai regardé l'heure. Il était vingt-trois heures quarante-huit.

Il n'avait aucun moyen de savoir à quoi ressemblait ma soirée. Il avait probablement simplement deviné. Pourtant, j'ai eu le sentiment d'être remarquée d'une manière que ni les compliments professionnels ni les nouveaux contrats signés ne m'avaient jamais offerte.

J'ai fermé mon ordinateur, mais avant de me coucher, je suis encore revenue à la carte en papier.

Au milieu courait une ligne rouge que j'avais tracée pendant de longues semaines. J'en connaissais chaque virage et chaque emplacement prévu pour une halte. J'en étais fière.

À présent, après une seule journée sur le terrain, je devais admettre que toutes les réponses ne se trouvaient pas là où je les avais placées.

Mais ce qui me troublait le plus était autre chose.

Je ne savais pas si je tenais davantage à défendre mon projet ou à revoir le lendemain cet homme qui ébranlait si efficacement mes certitudes.

Chapitre 2 - Les endroits où nous revenons

Le lendemain matin, je suis arrivée à Rytro un quart d'heure avant l'heure convenue. J'avais de nouveaux gants, un thermos de café et la ferme intention de me comporter toute la journée comme une professionnelle raisonnable.

C'est cette dernière résolution qui s'est révélée la plus difficile à tenir.

Szczepan m'attendait déjà près du pont. Adossé à sa voiture, il parlait au téléphone en accompagnant ses paroles de gestes mesurés de sa main libre. Lorsqu'il m'a aperçue, il m'a saluée d'un signe de tête sans interrompre sa conversation. Ce n'est qu'un instant plus tard que j'ai entendu sa dernière phrase.

— Je passerai cet après-midi. S'il faut déplacer quelque chose, je m'en occuperai avant la tombée de la nuit.

Il a rangé son téléphone et s'est approché de moi.

— Bonjour, madame la cartographe.

— Bonjour, monsieur le guide.

Son regard s'est posé sur mes gants.

— Je constate des progrès.

— Je les ai achetés de mon plein gré.

— Bien entendu.

— Et je n'attends aucun commentaire.

— Dans ce cas, je m'abstiendrai de te féliciter.

Il était d'excellente humeur. Je lui enviais cette décontraction, car je n'avais dormi qu'un peu plus de cinq

heures. Avant de m'endormir, j'avais encore vérifié trois variantes du parcours, relu deux fois mon contrat et envisagé une fois de lui envoyer un message sans rapport avec le travail.

Heureusement, je ne l'avais pas fait.

— Nous commencerons par le sentier qui monte vers la crête, a-t-il annoncé. Ensuite, nous redescendrons par une ancienne portion de route. J'aimerais que tu compares les deux variantes.

— Et moi, j'aimerais établir quelques règles avant que nous recommencions à nous disputer au-dessus d'une carte.

Il a haussé les sourcils.

— Tu as préparé un règlement ?

— Presque.

J'ai sorti mon carnet. Il n'a pas ri, même si je voyais bien qu'il en avait envie.

— Premièrement, toute proposition de modification doit être justifiée. Deuxièmement, nous ne supprimons pas un tronçon simplement parce qu'il déplaît à quelqu'un. Troisièmement, nous nous transmettons immédiatement toute information importante pour le projet.

— Ça me paraît bien.

— Et quatrièmement, si nous voulons parler de sujets personnels, nous le faisons en dehors de nos discussions professionnelles.

Cette fois, il a franchement souri.

— Ce dernier point est particulièrement intéressant.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ignorais que tu prévoyais des conversations personnelles.

J'ai senti la chaleur monter sous le col de ma veste.

— Je ne prévois rien. Je veux éviter les malentendus.

— Je comprends.

— Szczepan.

— Kaja.

Il me regardait avec un tel calme que j'ai commencé à soupçonner qu'il comprenait parfaitement ce que j'essayais de dissimuler.

— On peut y aller, maintenant ? ai-je demandé.

— On peut.

La nouvelle variante s'est révélée bien meilleure que je ne l'avais imaginé. Elle suivait un versant en pente douce, traversait une petite clairière et rejoignait un sentier balisé existant. Elle n'offrait pas les panoramas spectaculaires dont raffolaient les éditeurs de guides touristiques, mais elle possédait quelque chose de tout aussi précieux : un rythme de marche naturel.

Szczepan m'a laissée ouvrir la voie. Lorsque nous arrivions à une bifurcation, il ne désignait pas automatiquement le bon chemin. Il attendait que je vérifie le tracé, évalue le terrain et prenne une décision. Ce n'est qu'ensuite qu'il formulait ses observations.

Au bout d'une heure, j'ai commencé à comprendre qu'il agissait ainsi délibérément.

— Tu n'es pas obligé de me mettre à l'épreuve, ai-je dit.

Il s'est arrêté.

— Je ne te mets pas à l'épreuve.